

## **« Définir nos propres solutions »**

**Philippe Lemonnier est un citoyen polynésien qui anime l'Observatoire océanien de prospective, la première plateforme dédiée à la prospective et l'anticipation de l'Océanie francophone. Il a évoqué avec La Dépêche les leçons à tirer de la crise sanitaire du Covid-19.**

**Vous avez publié un texte qui développe des pistes à l'international pour une économie résiliente dans le nouveau monde de l'après-coronavirus. Quelle déclinaison locale de cette réflexion individuelle ?**

«Au niveau local, l'idée pourrait être de créer une vraie innovation locale, c'est ce que tâche d'initier le Digital Festival... Chercher dans la culture locale une vraie source d'innovation et non simplement répliquer les recettes qui existent ailleurs. Le *rahui* en est un parfait exemple. Il illustre la capacité à trouver dans la culture locale les solutions pour l'époque actuelle. La mentalité est résiliente en Polynésie. Il faut se réapproprier cette innovation culturelle. Une autre piste est de ne plus aller chercher des biens à l'extérieur, mais plutôt des méthodes, des outils, pour produire localement à petite échelle. À l'exemple des imprimantes 3D qui permettent d'avoir des coûts relativement réduits malgré l'éloignement. Cela réduit la dépendance à l'importation. Et développer plus de coopération régionale. Ça a commencé mais il faut la développer au niveau économique, avec des circuits d'échange tant en import qu'en export avec nos voisins. Cela nous donnera une alternative aux grandes routes soumises aux crises globales et nous permettra d'accéder à des nouveaux marchés, l'ensemble pouvant fonctionner en relative économie. Nous avons beaucoup à partager de et avec nos voisins du Pacifique : mêmes contraintes, culture, besoins...».

**La Polynésie vit une situation inédite. Que met-elle en lumière selon vous ?**

«Ce qui me marque, c'est l'absence d'éducation aux outils de communication modernes, ce qui se traduit notamment par les fausses informations, le déferlement des commentaires Facebook, etc. Une caisse de résonance qui n'est pas imprégnée de la culture locale, donc pas le reflet exact de la réalité car au quotidien, on observe de la solidarité. Dans les cursus éducatifs, on n'apprend pas à absorber l'information qui est désormais immédiate, instantanée et accessible par tous. Cela nécessite un travail d'esprit critique, de compréhension, de recherche. Dans une communauté insulaire où le silence et le non-dit sont très importants, avoir ainsi une plateforme où tout peut être dit, cela pose de véritables problématiques. Le virus est venu mettre en lumière le bug du système : quand l'économie s'arrête, l'argent ne circule plus et notre survie individuelle est en jeu, nous ramenant à des considérations médiévales. Chaque crise nous appelle à bâtir notre résilience.»

**L'idée générale est de définir des solutions polynésiennes, de réduire la dépendance vis-à-vis de l'extérieur ?**

«Réduire notre dépendance oui, même si on ne peut pas s'affranchir du mouvement de coopération à l'échelle internationale, qui est présent et incontestable. Cela n'empêche pas de repenser le modèle, de définir nos propres solutions en tenant compte du contexte socio-économique, géographique... On le voit dans les îles, où il y a souvent un

mix de différentes activités. On pourrait, par exemple, envisager davantage de flexibilité dans le domaine du travail. L'espace est limité, les opportunités aussi. Si on laisse à chacun la possibilité de faire plein de petites choses, on développe une adaptabilité. À trop vouloir "administratiser" l'emploi sur les modèles occidentaux, on risque de figer une capacité d'adaptation qui est pourtant naturelle en Polynésie. Il faut détricoter le système pour mieux le repenser en fonction de nos paramètres locaux.»

Propos recueillis par Damien Grivois